

Jadis et naguère

Paul Verlaine

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie JADIS

En route, mauvaise troupe !

Partez, grimpés sur son dos,

Ma main tiède qui s'agite

Ma main vous bénit, petites

Petits espoirs, douleurs, joies,

A la louange de Laure et de Pétrarque.

Chose italienne où Shakspeare a passé

Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé,

Ceux-là sont très bons et toujours vénérables,

Aux poètes fiers comme les gueux d'Espagne,

A Léon Valade.

Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air

Et voici que parmi l'effroi d'un long éclair

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe,

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore,

A Germain Nouveau.

O ce cri sur la mer, cette voix dans les bois !

Dans cette rue, au cœur de la ville magique

Ce sera si fatal qu'on en croira mourir :

Des mots anciens comme des bouquets de fleurs fanées !

Qui flânent là, causant avec d'affreux moutards

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille !

A grands plis sombres une ample tapisserie

Les meubles vieux, d'étoffe éclatante flétrie,

Ni livres, ni tableaux, ni fleurs, ni clavecins ;

Tristement sourirait — inquiétant témoin —

Je suis né romantique et j'eusse été fatal

Ami, le temps n'est plus des guitares, des plumes,

Voici venir, ami très tendre, qui t'allumes

Voici venir parmi les brumes d'Elseneur

C'est le spectre, le spectre impérieux ! Sa main

A Ernest Delahaye.

Ah ! vraiment c'est triste, ah ! vraiment ça finit trop mal.

Londres fume et crie. O quelle ville de la Bible !

Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit

Non vraiment c'est trop un martyre sans espérance,

A Laurent Tailhade.

1 LE CLOWN

Bobèche, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gille !

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,

Des yeux tout autour de la tête

Sculpteur, musicien, poète

Ses cheveux, noir tas sauvage où

Ayant vu cet ange pervers,

A Albert Mérat.

Deux reîtres saouls, courant les champs, virent parmi

La tête, intacte, avait ce rictus ennemi

Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte,

Mais comme il ne faut pas insulter au Néant,

A Albert Mérat.

Et nous voilà très doux à la bêtise humaine,

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,

L'Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez,

C'est pourquoi, mon très cher Mérat, Mérat et moi,

A Charles Morice.

De la musique avant toute chose,

Il faut aussi que tu n'ailles point

C'est des beaux yeux derrière les voiles,

Car nous voulons la Nuance encor,

Fuis du plus loin la Pointe assassine,

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !

O qui dira les torts de la Rime !

De la musique encore et toujours !

Que ton vers soit la bonne aventure

Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue

Le plâtre de son front et le fard de sa joue

Ses boniments de cœur et d'âme, approuvons-les.

Mais ce qui sied à tous d'admirer, c'est surtout

A Jules Valadon.

Despotique, pesant, incolore, l'Été,

L'alouette, au matin, lasse n'a pas chanté.

L'âpre engourdissement a gagné les cigales

Une rotation incessante de moires

A Jean Moréas.

Murs blancs, toit rouge, c'est l'Auberge fraîche au bord

Ici l'on fume, ici l'on chante, ici l'on dort.

La salle au noir plafond de poutres, aux images

Entendez-vous ? C'est la marmite qu'accompagne

A Gaston Sénéchal.

Donne ta main, retiens ton souffle, asseyons-nous

Immobiles, baissons nos yeux vers nos genoux.

Oublions d'espérer. Discrète et contenue,

Restons silencieux parmi la paix nocturne :

A Charles Vignier.

Ce jour je m'étais penché sur ton sommeil.

Qu'on vive, ô quelle délicate merveille,

Ah ! misère de t'aimer, mon frêle amour

O bouche qui ris en songe sur ma bouche,

A Léor Trézenik.

Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,

Amour ! le seul émoi de ceux que n'émeut pas

Amour, tu m'apparais aussi comme un beau pâtre

Et la fileuse, c'est la Chair et l'heure tinte

A Gorges Hall.

Les choses qui chantent dans la tête

Écoutez ! c'est notre sang qui pleure

Frère du sang de la vigne rose,

Chantez, pleurez ! Chassez la mémoire

A Léon Dierx.

De toutes les douleurs douces

q

PERSONNAGES :

La scène se passe dans un parc de Wateau, vers une fin d'après-midi d'été.

Une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes est groupée, en de nonchalantes attitudes, autour d'un chanteur costumé en Mezzetin, qui s'accompagne doucement sur une mandoline.

SCÈNE I

MEZZETIN, chantant.

Puisque tout n'est rien que fables,

Hormis d'aimer ton désir,

Jouis vite du loisir

Que te font des dieux affables.

Puisqu'à ce point se trouva

Facile ta destinée,

Puisque vers toi ramenée

L'Arcadie est proche, — va !

Va ! le vin dans les feuillages

Fait éclater les beaux yeux

Et battre les cœurs joyeux

A l'étroit sous les corsages…

CORYDON

A l'exemple de la cigale nous avons

Chanté…

AMINTE

Chanté…Si nous allions danser ?

TOUS, moins Myrtil, Rosalinde, Sylvandre et Chloris.

Chanté…Si nous allions danser ?Nous vous suivons !

(Ils sortent à l'exception des mêmes.)

SCÈNE II

MYRTYL, ROSALINDE, SYLVANDRE, CHLORIS

ROSALINDE, à Myrtil.

Restons.

CHLORIS, à Sylvandre.

Restons.Favorisé, vous pouvez dire l'être :

J'aime la danse à m'en jeter par la fenêtre,

Et si je ne vais pas sur l'herbette avec eux,

C'est bien pour vous !

(Sylvandre la presse.)

C'est bien pour vous !Paix là ! Que vous êtes fougueux !

(Sortent Sylvandre et Chloris.)

SCÈNE III

MYRTIL, ROSALINDE

ROSALINDE

Parlez-moi.

MYRTIL

Parlez-moi.De quoi voulez-vous donc que je cause ?

Du passé ? Cela vous ennuierait, et pour cause.

Du présent ? A quoi bon, puisque nous y voilà ?

De l’avenir ? Laissons en paix ces choses-là !

ROSALINDE

Parlez-moi du passé.

MYRTIL

Parlez-moi du passé.Pourquoi ?

ROSALINDE

Parlez-moi du passé.Pourquoi ?C’est mon caprice.

Et fiez-vous à la mémoire adulatrice

Qui va teinter d’azur les plus mornes jadis

Et masque les enfers anciens en paradis.

MYRTIL

Soit donc ! J’évoquerai, ma chère, pour vous plaire,

Ce morne amour qui fut, hélas ! notre chimère,

Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords,

Et toute la tristesse atroce des jours morts ;

Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,

Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse

Et soumis l’un à l’autre, et puis, finalement,

Pour toute récompense et tout remerciement,

Navrés, martyrisés, bafoués l’un par l’autre,

Ma folle jalousie étreinte par la vôtre,

Vos soupçons complétant l'horreur de mes soupçons,

Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons !

Oui, puisque ce passé vous flatte et vous agrée,

Ce passé que je lis tracé comme à la craie

Sur le mur ténébreux du souvenir, je veux,

Ce passé tout entier, avec ses désaveux

Et ses explosions de pleurs et de colère,

Vous le redire, afin, ma chère, de vous plaire !

ROSALINDE

Savez-vous que je vous trouve admirable, ainsi

Plein d'indignation élégante ?

MYRTIL, irrité.

Plein d'indignation élégante ?Merci !

ROSALINDE

Vous vous exagérez aussi par trop les choses.

Quoi ! pour un peu d'ennui, quelques heures moroses,

Vous lamenter avec ce courroux enfantin !

Moi je rends grâce au dieu qui me fit ce destin

D'avoir aimé, d'aimer l'ingrat, d'aimer encore

L’ingrat qui tient de sots discours, et qui m’adore

Toujours, ainsi, qu’il sied d’ailleurs en ce pays

De Tendre. Oui ! Car malgré vos regards ébahis

Et vos bras de poupée inerte, je suis sûre

Que vous gardez toujours ouverte la blessure

Faite par ces yeux-ci, boudeur, à ce cœur-là.

MYRTIL, attendri.

Pourtant le jour où cet amour m’ensorcela

Vous fut autant qu’à moi funeste, mon amie.

Croyez-moi, réveiller la tendresse endormie,

C’est téméraire, et mieux vaudrait pieusement

Respecter jusqu’au bout son assoupissement

Qui ne peut que finir par la mort naturelle.

ROSALINDE

Fou ! par quoi pouvons-nous vivre, sinon par elle ?

MYRTIL, sincère.

Alors, mourons !

ROSALINDE

Alors, mourons !Vivons plutôt ! Fût-ce à tout prix !

Quant à moi, vos aigreurs, vos fureurs, vos mépris,

Qui ne sont, je le sais, qu'un dépit éphémère,

Et cet orgueil qui rend votre parole amère,

J'en veux faire litière à mon amour têtu,

Et je vous aimerai quand même, m'entends-tu ?

MYRTIL

Vous êtes mutinée…

ROSALINDE

Vous êtes mutinée…Allons, laissez-vous faire !

MYRTIL, cédant.

Donc, il le faut !

ROSALINDE

Donc, il le faut !Venez cueillir la primevère

De l'amour renaissant timide après l'hiver.

Quittez ce front chagrin, souriez comme hier

A ma tendresse entière et grande, encor qu'ancienne !

MYRTIL

Ah ! toujours tu m'auras mené, magicienne !

(Ils sortent. Rentrent Sylvandre et Chloris.)

SCÈNE IV

SYLVANDRE, CHLORIS

CHLORIS, courant

Non !

SYLVANDRE

Non !Si !

CHLORIS

Non !Si !Je ne veux pas…

SYLVANDRE, la baisant sur la nuque.

Non !Si !Je ne veux pas…Dites : je ne veux plus !

(La tenant embrassée.)

Mais voici, j'ai fixé vos vœux irrésolus

Et le milan affreux tient la pauvre hirondelle.

CHLORIS

Fi ! l'action vilaine ! Au moins rougissez d'elle !

Mais non ! Il rit, il rit !

(Pleurnichant pour rire.)

Mais non ! Il rit, il rit !Ah, oh, hi, que c'est mal !

SYLVANDRE

Tarare ! mais le seul état vraiment normal,

C’est le nôtre, c’est, fous l’un de l’autre, gais, libres,

Jeunes, et méprisant tous autres équilibres

Quelconques, qui ne sont que cloche-pieds piteux,

D’avoir deux cœurs pour un, et, chère âme, un pour deux !

CHLORIS

Que voilà donc, Monsieur l’amant, de beau langage !

Vous êtes procureur ou poète, je gage,

Pour ainsi discourir, sans rire, obscurément.

SYLVANDRE

Vous vous moquez avec un babil très charmant,

Et me voici deux fois épris de ma conquête :

Tant d’éclat en vos yeux jolis, et dans la tête

Tant d’esprit ! Du plus fin encore, s’il vous plaît.

CHLORIS

Et si je vous trouvais par hasard bête et laid,

Fier conquérant fictif, grand vainqueur en peinture ?

SYLVANDRE

Alors, n’eussiez-vous pas arrêté l’aventure

De tantôt, qui semblait exclure tout dégoût

Conçu par vous, à mon détriment, après tout ?

CHLORIS

O la fatuité des hommes qu'on n'évince

Pas sur-le-champ ! Allez, allez, la preuve est mince

Que vous invoquez là d'un penchant présumé

De mon cœur pour le vôtre, aspirant bien-aimé.

— Au fait, chacun de nous vainement déblatère

Et, tenez, je vais dire mon caractère,

Pour qu'étant à la fin bien au courant de moi

Si vous souffrez, du moins vous connaissiez pourquoi,

Sachez donc…

SYLVANDRE

Sachez donc…Que je meure ici, ma toute belle,

Si j'exige…

CHLORIS

Si j'exige…— Sachez d'abord vous taire. — Or celle

Qui vous parle est coquette et folle. Oui, je le suis.

J'aime les jours légers et les frivoles nuits ;

J'aime un ruban qui m'aille, un amant qui me plaise,

Pour les bien détester après tout à mon aise.

Vous, par exemple, vous, Monsieur, que je n'ai pas

Naguère tout à fait traité de haut en bas,

Me dussiez-vous tenir pour la pire pécore,

Eh bien, je ne sais pas si je vous souffre encore !

SYLVANDRE, souriant.

Dans le doute…

CHLORIS, coquette, s'enfuyant.

Dans le doute…« Abstiens-toi », dit l'autre. Je m'abstiens.

SYLVANDRE, presque naïf.

Ah ! c'en est trop, je souffre et je m'en vais pleurer.

CHLORIS touchée, mais gaie.

Ah ! c'en est trop, je souffre et je m'en vais pleurer.Viens,

Enfant, mais souviens-toi que je suis infidèle

Souvent, ou bien plutôt, capricieuse. Telle

Il faut me prendre. Et puis, voyez-vous, nous voici

Tous deux bien amoureux, — car je vous aime aussi, —

Là ! voilà le gros mot lâché ! Mais…

SYLVANDRE

Là ! voilà le gros mot lâché ! Mais…O cruelle

Réticence !

CHLORIS

Réticence !Attendez la fin, pauvre cervelle.

Mais, dirai-je, malgré tous nos transports et tous

Nos serments mutuels, solennels, et jaloux

D'être éternels, un dieu malicieux préside

Aux autels de Paphos —

(Sur un geste de dénégation de Sylvandre.)

Aux autels de Paphos —C'est un fait — et de Gnide.

Telle est la loi qu'Amour à nos cœurs révéla.

L'on n'a pas plutôt dit ceci qu'on fait cela.

Plus tard on se repend, c'est vrai, mais le parjure

A des ailes, et comme il perdrait sa gageure

Celui qui poursuivrait un mensonge envolé !

Qu'y faire ? Promener son souci désolé,

Bras ballants, yeux rougis, la tête décoiffée,

A travers monts et vaux, ainsi qu'une autre Orphée,

Gonfler l'air de soupirs et l'Océan de pleurs

Par l'indiscrétion de bavardes douleurs ?

Non, cent fois non ! Plutôt aimer à l'aventure

Et ne demander pas l'impossible à Nature !

Nous voici, venez-vous de dire, bien épris

L’un et l’autre, soyons heureux, faisons mépris

De tout ce qui n’est pas notre douce folie !

Deux cœurs pour un, un cœur pour deux… je m’y rallie,

Me voici vôtre, tienne !… Êtes-vous rassuré ?

Tout à l’heure j’avais mille fois tort, c’est vrai,

D’ainsi bouder un cœur offert de bonne grâce,

Et c’est moi qui reviens à vous, de guerre lasse.

Donc aimons-nous. Prenez mon cœur avec ma main,

Mais, pour Dieu, n’allons pas songer au lendemain,

Et si ce lendemain doit ne pas être aimable,

Sachons que tout bonheur repose sur le sable,

Qu’en amour il n’est pas de malhonnêtes gens,

Et surtout soyons-nous l’un à l’autre indulgents.

Cela vous plaît ?

SYLVANDRE

Cela vous plaît ?Cela me plairait si…

SCENE V

LES PRÉCÉDENTS, MYRTIL

MYRTIL, survenant.

Cela vous plaît ?Cela me plairait si…Madame

A raison. Son discours serait l'épithalame

Que j'eusse proféré si…

CHLORIS

Que j'eusse proféré si…Cela fait deux « si »,

C'est un de trop.

MYRTIL, à Chloris.

C'est un de trop.Je pense absolument ainsi

Que vous.

CHLORIS, à Sylvandre

Que vous.Et vous, Monsieur ?

SYLVANDRE

Que vous.Et vous, Monsieur ?La vérité m'oblige.

CHLORIS, au même.

Et quoi, monsieur, déjà si tiède !

MYRTIL, à Chloris.

Et quoi, monsieur, déjà si tiède !L'homme-lige

Qu'il vous faut, ô Chloris, c'est moi…

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ROSALINDE

ROSALINDE, survenant.

Qu'il vous faut, ô Chloris, c'est moi…Salut ! je suis

Alors, puisqu'il le faut décidément, depuis

Tous ces étonnements où notre cœur se joue,

A votre chariot la cinquième roue.

(A Myrtil.)

Je vous rends vos serments anciens et les nouveaux

Et les récents, les vrais aussi bien que les faux.

MYRTIL, au bras de Chloris et protestant comme par manière d'acquit.

Chère !

ROSALINDE

Chère !Vous n'avez pas besoin de vous défendre,

Car me voici l'amie intime de Sylvandre.

SYLVANDRE, ravi, surpris et léger.

O doux Charybde après un aimable Scylla !

Mais celle-ci va faire ainsi que celle-là

Sans doute, et toutes deux, adorables coquettes

Dont les caprices sont bel et bien des raquettes,

Joueront avec mon cœur, je le crains, au volant.

CHLORIS, à Sylvandre,

Fat !

ROSALINDE, au même.

Fat !Ingrat !

MYRTIL, au même.

Fat !Ingrat !Insolent !

SYLVANDRE, à Myrtil.

Fat !Ingrat !Insolent !Quand à cet « insolent »,

Ami cher, mes griefs sont au moins réciproques,

Et, s'il est vrai que nous te vexions, tu nous choques.

(A Rosalinde et à Chloris.)

Mesdames, je suis votre esclave à toutes deux,

Mais mon cœur qui se cabre aux chemins hasardeux

Est un méchant cheval réfractaire à la bride,

Qui devant tout péril connu s'enfuit, rapide,

A tous crins, s'allât-il rompre le col plus loin.

(A Rosalinde.)

Or, donc, si vous avez, Rosalinde, besoin

Pour un voyage au bleu pays des fantaisies

D'un franc coursier, gourmand de provendes choisies

Et quelque peu fringant, mais jamais rebuté,

Chevauchez à loisir ma bonne volonté.

MYRTIL

La déclaration est un tant soit peu roide,

Mais, bah ! chat échaudé craint l'eau, fût-elle froide,

(A Rosalinde)

N'est-ce pas, Rosalinde, et vous le savez bien,

Que ce chat-là surtout (sourtout), c'est moi.

ROSALINDE

Que ce chat-là surtout (sourtout), c'est moi.Je ne sais rien

MYRTIL

Et puisqu'un ce conflit où chacun se rebiffe

Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogriffe

De ses rêves devers la lune ou bien ailleurs,

Me voici tout bridé, couvert d'ailleurs de fleurs

Charmantes aux odeurs puissantes et divines

Dont je sentirai tôt ou tard les épines,

(A Chloris)

Madame, n’est-ce pas ?

CHLORIS

Madame, n’est-ce pas ?Taisez-vous et m’aimez.

Adieu, Sylvandre !

ROSALINDE

Adieu, Sylvandre !Adieu, Myrtil !

MYRTIL, à Rosalinde.

Adieu, Sylvandre !Adieu, Myrtil !Est-ce à jamais ?

SYLVANDRE, à Chloris.

C’est pour toujours !

ROSALINDE

C’est pour toujours !Adieu, Myrtil !

CHLORIS

C’est pour toujours !Adieu, Myrtil !Adieu, Sylvandre !

(Sortent Sylvandre et Rosalinde.)

SCÈNE VII

MYRTIL, CHLORIS

CHLORIS

C’est donc que vous avez de l’amour à revendre

Pour, le joug d’une amante irritée écarté,

Vous tourner aussitôt vers ma faible beauté ?

MYRTIL

Croyez-vous qu’elle soit à ce point offensée ?

CHLORIS

Qui ? ma beauté ?

MYRTIL

Qui ? ma beauté ?Non. L’autre…

CHLORIS

Qui ? ma beauté ?Non. L’autre…Ah ! — J’avais la pensée

Bien autre part, je vous l’avoue, et m’attendais

A quelque madrigal un peu compliqué, mais

Sans doute, vous voulez parler de Rosalinde

Et de courroux auquel son cœur crispé se guinde…

N’en doutez pas, elle est vexée horriblement.

MYRTIL

En êtes-vous bien sûre ?

CHLORIS

En êtes-vous bien sûre ?Ah ! çà, pour un amant

Tout récemment élu, sur sa chaude supplique

Encore ! et dans un tel concours mélancolique

Malgré qu'un tant soit peu plaisant d'événements,

Ne pouvez-vous pas mieux employer les moments

Premiers de nos premiers amours, ô cher Thésée,

Qu'à vous préoccuper d'Ariane laissée ?

— Mais taisons cela, quitte à plus tard en parler. —

Eh oui, là je vous jure, à ne vous rien céler,

Que Rosalinde éprise encor d'un infidèle,

Trépigne, peste, enrage, et sa rancœur est telle

Qu'elle m'en a pris mon Sylvandre de dépit.

MYRTIL

Et vous regrettez fort Sylvandre ?

CHLORIS

Et vous regrettez fort Sylvandre ?Mal lui prit,

Que je crois, de tomber sur votre ancienne amie ?

MYRTIL

Et pourquoi ?

CHLORIS

Et pourquoi ?Faux naïf ! je ne le dirai mie.

MYRTIL

Mais regrettez-vous fort Sylvandre ?

CHLORIS

Mais regrettez-vous fort Sylvandre ?M’aimez-vous,

Vous ?

MYRTIL

Vous ?Vos yeux sont si beaux, votre…

CHLORIS

Vous ?Vos yeux sont si beaux, votre…Êtes-vous jaloux

De Sylvandre ?

MYRTIL, très vivement

De Sylvandre ?O oui !

(Se reprenant.)

De Sylvandre ?O oui !Mais au passé, chère belle

CHLORIS

Allons, un tel aveu, bien que tardif, s’appelle

Une galanterie, et je l’admets ainsi

Donc vous m’aimez ?

MYRTIL, distrait, après un silence.

Donc vous m’aimez ?O oui !

CHLORIS

Donc vous m'aimez ?O oui !Quel amoureux transi

Vous seriez si d'ailleurs vous l'étiez de moi !

MYRTIL, même jeu que précédemment.

Vous seriez si d'ailleurs vous l'étiez de moi !Douce

Amie !

CHLORIS

Ah ! que c'est froid ! « Douce amie ! » Il vous trousse

Un compliment banal et prend un air vainqueur !

J'aurai longtemps vos « oui » de tantôt sur le cœur.

MYRTIL, indolemment.

Permettez…

CHLORIS

Permettez…Mais voici Rosalinde et Sylvandre.

MYRTIL, comme réveillé en sursaut.

Rosalinde !

CHLORIS

Rosalinde !Et Sylvandre. Et quel besoin de fendre

Ainsi l'air de vos bras en façon de moulin ?

Ils débusquent. Tournons vite le terre-plein

Et vidons, s'il vous plaît, ailleurs cette querelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

SYLVANDRE, ROSALINDE

SYLVANDRE

Et voilà mon histoire en deux mots.

ROSALINDE

Et voilà mon histoire en deux mots.Elle est telle

Que j'y lis à l'envers l'histoire de Myrtil.

Par un pressentiment inquiet et subtil

Vous redoutez l'amour qui venait et sa lèvre

Aux baisers inconnus encore, et lui qu'enfièvre

Le souvenir d'un vieil amour désenlacé,

Stupide autant qu'ingrat, il a peur du passé,

Et tous deux avez tort, allez Sylvandre.

SYLVANDRE

Et tous deux avez tort, allez Sylvandre.Dites

Qu'il a tort…

ROSALINDE

Qu'il a tort…Non, tous deux, et vous n'êtes pas quittes,

Et tous deux souffrirez, et ce sera bien fait.

SYLVANDRE

Après tout je ne vois que très mal mon forfait,

Et j'ignore très bien quel sera mon martyre.

(Minaudant.)

A moins que votre cœur…

ROSALINDE

A moins que votre cœur…Vous avez tort de rire.

SYLVANDRE

Je ne ris pas, je dis posément d'une part

Que je ne crois point tant criminel mon départ

D'avec Chloris, coquette aimable mais sujette

A caution, et puis, d'autre part, je projette

D'être heureux avec vous qui m'avez bien voulu

Recueillir quand brisé, désemparé, moulu,

Berné par ma maîtresse et planté là par elle

J'allais probablement me brûler la cervelle

Si j'avais eu quelque arme à feu sous mes dix doigts.

Oui je vais vous aimer, je le veux (je le dois

En outre), je vais vous aimer à la folie…

Donc, arrière regrets, dépit, mélancolie !

Je serai votre chien féal, ton petit loup

Bien doux…

ROSALINDE

Bien doux…Vous avez tort de rire, encore un coup.

SYLVANDRE

Encore un coup, je ne ris pas. Je vous adore,

J'idolâtre ta voix si tendrement sonore ;

J'aime vos pieds, petits à tenir dans la main,

Qui font un bruit mignard et gai sur le chemin

Et luisent, rêves blancs, sous les pompons des mules.

Quand tes grands yeux, de qui les astres sont émules,

Abaissent jusqu'à nous leurs aimables rayons,

Comparable à ces fleurs d'été que nous voyons

Tourner vers le soleil leur fidèle corolle,

Lors je tombe en extase et reste sans parole,

Sans vie et sans pensée, éperdu, fou, hagard,

Devant l'éclat charmant et fier de ton regard.

Je frémis à ton souffle exquis comme au vent l'herbe,

O ma charmante, ô ma divine, ô ma superbe,

Et mon âme palpite au bout de tes cils d'or…

— A propos, croyez-vous que Chloris m'aime encor ?

ROSALINDE

Et si je le pensais ?

SYLVANDRE

Et si je le pensais ?Question saugrenue

En effet !

ROSALINDE

En effet !Voulez-vous la vérité bien nue ?

SILVANDRE

Non ! Que me fait ? Je suis un sot, et me voici

Confus, et je vous aime uniquement.

ROSALINDE

Confus, et je vous aime uniquement.Ainsi,

Cela vous est égal qu'il soit patent, palpable,

Évident que Chloris vous adore…

SYLVANDRE

Évident que Chloris vous adore…Du diable

Si c’est possible ! Elle ! Elle ! Allons donc !

(Soucieux, tout à coup, à part.)

Si c’est possible ! Elle ! Elle ! Allons donc !Hélas !

ROSALINDE

Si c’est possible ! Elle ! Elle ! Allons donc !Hélas !Quoi,

Vous en doutez ?

SYLVANDRE

Vous en doutez ?Ce cœur volage suit sa loi,

Elle leurre à présent, Myrtil…

ROSALINDE, passionnément.

Elle leurre à présent, Myrtil…Elle le leurre.

Dites-vous ? Mais alors il l’aime !…

SYLVANDRE

Dites-vous ? Mais alors il l’aime !…Que je meure

Si je comprends ce cri jaloux !

ROSALINDE

Si je comprends ce cri jaloux !Ah ! taisez-vous !

SYLVANDRE

Un trompeur ! une folle !

ROSALINDE

Un trompeur ! une folle !Es-tu donc pas jaloux

De Myrtil, toi, hein, dis ?

SYLVANDRE, comme frappé subitement d'une idée douloureuse.

De Myrtil, toi, hein, dis ?Tiens ! la fâcheuse idée

Mais c'est qu'oui ! me voici l'âme tout obsédée…

ROSALINDE, presque joyeuse.

Ah ! vous êtes jaloux aussi, je savais bien !

SYLVANDRE, à part.

Feignons encor.

(A Rosalinde.)

Feignons encor.Je vous jure qu'il n'en est rien

Et si vraiment je suis jaloux de quelque chose,

Le seul Myrtil du temps jadis en est la cause.

ROSALINDE

Trêve de compliments fastidieux. Je suis

Très triste, et vous aussi. Le but que je poursuis

Est le vôtre. Causons de nos deuils identiques.

Des malheureux ce sont, il paraît, les pratiques,

Cela, dit-on, console. Or nous aimons toujours

Vous Chloris, moi Myrtil, sans espoir de retours

Apparents. Entre nous la seule différence

C'est que l'on m'a trahie, et que votre souffrance

A vous vient de vous-même et n'est qu'un châtiment.

Ai-je tort ?

SYLVANDRE

Ai-je tort ?Vous lisez dans mon cœur couramment,

Chère Chloris, je t'ai méchamment méconnue !

Qui me rendra jamais ta malice ingénue,

Et ta gaîté si bonne, et ta grâce, et ton cœur ?

ROSALINDE

Et moi, par un destin bien autrement moqueur,

Je pleure après Myrtil infidèle…

SYLVANDRE

Je pleure après Myrtil infidèle…Infidèle !

Mais c'est qu'alors Chloris l'aimerait. O mort d'elle !

J'enrage et je gémis ! Mais ne disiez-vous pas

Tantôt qu'elle m'aimait encore. — O cieux, là-bas,

Regardez, les voilà !

ROSALINDE

Regardez, les voilà !Qu'est-ce qu'ils vont se dire ?

(Ils remontent le théâtre.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, CHLORIS, MYRTIL.

CHLORIS

Allons, encore un peu de franchise, beau sire

Ténébreux. Avouez votre cas tout à fait.

Le silence, n'est-il pas vrai ? vous étouffait,

Et l'obligation banale où vous vous crûtes

D'imiter à tout bout de champ la voix des flûtes

Pour quelque madrigal bien fade à mon endroit

Vous étouffait, ainsi qu'un pourpoint trop étroit ?

Votre cœur qui battait pour elle dut me taire

Par politesse et par prudence son mystère ;

Mais à présent que j'ai presque tout deviné,

Pourquoi continuer ce mutisme obstiné ?

Parlez d'elle, cela d'abord sera sincère.

Puis vous souffrirez moins, et, s'il est nécessaire

De vous intéresser aux souffrances d'autrui,

J'ai besoin en retour de vous parler de lui

MYRTIL

Et quoi, vous aussi, vous ?

CHLORIS

Et quoi, vous aussi, vous ?Moi-même, hélas ! moi-même,

Puis-je encore espérer que mon bien-aimé m'aime ?

Nous étions tous les deux, Sylvandre, si bien faits

L'un pour l'autre ! Quel sort jaloux, quel dieu mauvais

Fit ce malentendu cruel qui nous sépare ?

Hélas ! il fut frivole encor plus que barbare,

Et son esprit surtout fit que son cœur pécha.

MYRTIL

Espérez, car peut-être il se repent déjà,

Si j'en juge d'après mes remords…

(Il sanglote.)

Si j'en juge d'après mes remords…Et mes larmes.

(Sylvandre et Rosine se pressent la main,)

ROSALINDE, survenant.

Les pleurs délicieux ! Cher instant plein de charmes !

MYRTIL

C’est affreux !

CHLORIS

C’est affreux !O douleur !

ROSALINDE, sur la pointe du pied et très bas.

C’est affreux !O douleur !Chloris !

CHLORIS

C’est affreux !O douleur !Chloris !Vous étiez là ?

ROSALINDE

Le sort capricieux qui nous désassembla

A remis, faisant trêve à son ire inhumaine,

Sylvandre en bonnes mains, et je vous le ramène

Jurant son grand serment qu’on ne l’y prendrait plus

Est-il trop tard ?

SYLVANDRE, à Chloris.

Est-il trop tard ?O point de refus absolus !

De grâce ayez pitié quelque peu. La vengeance

Suprême, c’est d’avoir un aspect d’indulgence,

Punissez-moi sans trop de justice et daignez

Ne me point accabler de traits plus indignés

Que n'en méritent, — non mes crimes, — mais ma tête

Folle, mais mon cœur faible et lâche…

(Il tombe à genoux.)

CHLORIS

Folle, mais mon cœur faible et lâche…Êtes-vous bête ?

Relevez-vous, je suis trop heureuse à présent

Pour vous dire quoi que ce soit de déplaisant,

Et je jette à ton cou mes bras de lierre.

Nous nous expliquerons plus tard (Et ma première

Querelle et mon premier reproche seront pour

L'air de doute dont tu reçus mon pauvre amour

Qui, s'il a quelques tours étourdis et frivoles,

N'en est pas moins, par ses apparences folles,

Quelque chose de tout dévoué pour toujours).

Donc, chassons ce nuage, et reprenons le cours

De la charmante ivresse où s'exalta notre âme.

(A Rosalinde.)

Et quant à vous, soyez sûre, bonne Madame,

De notre amitié franche, et baisez votre sœur.

(Les deux femmes s'embrassent.)

SYLVANDRE

O si joyeuse avec toute douceur !

ROSALINDE, à Myrtil.

Que diriez-vous, Myrtil, si je faisais comme elle ?

MYRTIL

Dieu ! elle a pardonné, clémente autant que belle.

(A Rosalinde.)

O laissez-moi baiser vos mains pieusement !

ROSALINDE

Voilà qui finit bien et c'est un cher moment

Que celui-ci. Sans plus parler de ces tristesses,

Soyons heureux.

(A Chloris et à Sylvandre.)

Soyons heureux.Sachez enlacer vos jeunesses.

Doux amis, et joyeux que vous êtes, cueillez

La fleur rouge de vos baisers ensoleillés.

(Se tournant vers Myrtil.)

Pour nous, amants anciens sur qui gronde la vie,

Nous vous admirerons sans vous porter envie,

Ayant, nous, nos bonheurs discrets d'après-midi,

(Tous les personnages de la scène 1re reviennent se grouper comme au lever du rideau)

Et voyez, aux rayons du soleil attiédi,

Voici tous nos amis qui reviennent des danses

Comme pour recevoir nos belles confidences.

SCÈNE X

TOUS, groupés comme ci-dessus,

MEZZETIN, chantant.

Va ! sans nul autre souci

Que de conserver ta joie !

Fripe les jupes de soie

Et goûte les vers aussi.

La morale la meilleure,

En ce monde où les plus fous

Sont les plus sages de tous,

C'est encor d'oublier l'heure.

Il s'agit de n'être point

Mélancolique et morose.

La vie est-elle une chose

Grave et réelle à ce point ?

(La toile tombe.)

A Edmond Lepelletier.

Or ce vieillard était horrible : un de ses yeux,

Il était grand et maigre et jurait en toussant.

Fils d'un garçon de ferme et d'une lavandière,

Presque forcé pendant un an de se cacher,

Canonnade compacte et fusillade éparses,

Toutes ces gaîtés, tous ces faits d'armes et toutes

Les femmes cependant, sœurs, mères et cousines,

Et lui qui quelquefois voulait bien condescendre

Tel parlait et faisait le grognard précité

Parmi l'obscur champ de bataille

Agiles, les yeux verts, aux pattes

Un rauquement rien moins que tendre

— « Chair entaillée et sang qui coule,

« Mais aussi, soit dit sans reproche,

« Dès que, sans pitié ni relâches,

« Pressentant la guerre et la proie

« Quand ils apparurent ensuite

« Ils allaient fiers, les jeunes hommes,

Le fer terrible de leurs glaives

« Leurs cheveux que le vent fouette

« Ils chantaient des choses hautaines !

« Ils passèrent. Quand leur cohorte

« Longtemps, longtemps rasant la terre,

« Passant les fleuves à la nage

« Perdant à tout moment haleine…

« Là nous les guettâmes à l'aise,

« Et le bruit sec de nos dents blanches

« L'aurore éclate. Une fanfare

« Derrière les hautes futaies

« Le soleil qui monte commence

« C'est lui, c'est lui ! Le sol résonne

« Et les lances et les épées

« Sur ce, dans ses courroux épiques,

« Ah ! ce fut une chaude affaire :

« Le soir. — Silence et calme. A peine

« A peine, au lointain gris, le triste

« La nuit tombe. Voici la lune !

« Nous autres qu'un tel souci laisse

« Et nous avons de quoi repaître

« Or, sans plus perdre en phrases vaines

A Robert Caze.

Quand déjà pétillait et flambait le bûcher,

Et semblable aux agneaux que revend au boucher

« C'est mal, gentil Bâtard, doux Charles, bon Xaintrailles,

Et la Lorraine, au seul penser de cette injure,

A Léon Vanier.

Fauve avec des tons d'écarlate,

La nuit rêveuse, bleue et bonne,

La plaine brille au loin et fume.

Le bruit des choses réveillées

L'aspect vague du paysage

Illumine sa vitre et lance

Cependant, la lumière accrue

Proclamant l'heure froide et grise

Fait sortir des toits la fumée,

Tandis qu'un chœur de cloches dures,

A J.-K. Huysmans.

Il fait nuit dans la chambre étroite et froide où l'homme

Un seul lit, un bahut disloqué, quatre chaises,

L'homme, grand front, grands yeux pleins d'une sombre flamme,

Mais la Misère a mis sur eux sa main funeste,

Tous se sont attablés pour manger de la soupe

Les enfants sont petits et pâles, mais robustes

Non loin d'un vieux fusil rouillé qu'un clou supporte

Empilés dans le fond de la boiteuse armoire

Ils mangent cependant. L'homme, morne et farouche,

La femme pense à quelque ancienne compagne,

A Louis-Xavier de Ricard.

La Vie est triomphante et l'Idéal est mort,

Et nous que la déroute a fait survivre, hélas !

Nous allons, au hasard du soir et du chemin,

Ah ! puisque notre sort est bien complet, qu'enfin

Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit,

Une faible lueur palpite à l'horizon

De fauve l'Orient devient rose, et l'argent

Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !

O prodige ! en nos cœurs le frisson radieux

Allons, debout ! allons, allons ! debout, debout !

Les vaincus se sont dit dans la nuit de leurs geôles :

Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre

Légers, ils n'ont pas vu d'abord la faute immense

Ils nous ont enchaînés ! Mais les chaînes sont faites

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,

Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques,

La jument de Roland et Roland sont des mythes

Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance

Et la terre, depuis longtemps aride et maigre,

Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie

A Jacques Madeleine.

Elle a fermé ses yeux divins de clématite

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse.

Et sous le noir chagrin dont sanglote son âme,

A Georges Courteline.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,

Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux.

Trois petits pâtés, un point et virgule ;

Vers Saint-Denis c'est bête et sale la campagne.

A Raoul Ponchon.

Brûle aux yeux des femmes

L'eau-de-vie est une

Qu'est-ce que ça fait ?

Notre sang le chante !

Te gifler souvent ?

Dans ce monde !

A ces pauvres gens :

Dans un élysée.

Qu'un coup du Destin

Chaque coup t'affine

Et tu vas frémir

Dans des gloires calmes,

Au milieu des pleurs,

Qui dort dans la pierre,

La chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,

A Louis Dumoulin.

Le Point-du-Jour avec Paris au large,

On danse aussi, car tout est dans la marge

Le Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris !

En attendant que sonne l'heure noire

A Jean Moréas.

Avec les yeux d'une tête de mort

Avec la voix d'un vieillard très cassé,

Avec les doigts d'un pendu déjà vert

« Vieux turlupin, je n'aime pas cela.

« Et quant au soin frivole, ô doux morveux,

Tu m'as, ces pâles jours d'automne blanc, fait mal

q

Deuxième partie NAGUÈRE

Ce sont choses crépusculaires.

Si pâle dans l'ombre abhorrée

Ou si ces fantômes moroses

Du soleil et de la nature

A Villiers de l'Isle-Adam.

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane,

C'est la fête aux Sept Péchés : ô qu'elle est belle !

Des danses sur des rythmes d'épithalames

Et la bonté qui s'en allait de ces choses

Or le plus beau d'entre tous ces mauvais anges

En vain la fête autour se faisait plus folle,

Il résistait à toutes câlineries,

Il leur disait : « O vous, laissez-moi tranquille !

Le voyez-vous sur la tour la plus céleste

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre

« Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,

« O vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes,

« Assez et trop de ces luttes trop égales !

« Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire

La torche tombe de sa main éployée,

L'or fond et coule à flots et le marbre éclate ;

Et les satans mourants chantaient dans les flammes

Et lui, les bras croisés d'une sorte fière,

Il dit tout bas une espèce de prière,

On n'avait pas agréé le sacrifice :

Et du palais aux cent tours aucun vestige,

Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles ;

De froids ruisseaux courent sur un lit de pierre ;

La forme molle au loin monte des collines

Et tout cela comme un cœur et comme une âme,

A Armand Silvestre.

Un cachot. Une femme à genoux, en prière.

La Comtesse est debout, paumes épanouies.

. . . . . .

La tête est là, et dardant en l'air ses sombres yeux

A Catulle Mendès.

La petite marquise Osine est toute belle,

Vingt soupirants, brûlés du feu des meilleurs zèles

Elle le consola deux ans. Deux ans du monde !

Mais tout passe !
Si bien qu'un jour elle attendait

Comme elle relevait son front d'entre ses mains,

Et le Sauveur parla :
« Ma fille, le temps passe,

La vision cessa.
Oui certes, il est doux

Or cet amant était justement le deuxième

Un matin, elle était dans son jardin charmant,

. . . . . .

Marquis, pauvre marquis, qu'avez-vous à pleurer

. . . . . .

Un prêtre saluant les assistants des yeux,

Et le prêtre anxieux se penche à son oreille.

On l'enterrait hier matin. Pauvre petite !

A François Coppée.

Don Juan qui fut grand Seigneur en ce monde

Il a son front dans ses mains et paraît

Il songe. Dieu peut gagner, car le Diable

Mais lui, don Juan, n'est pas mort et se sent

Il résolut de se mettre en son lieu.

Le défiant, Lui, son Fils et ses saints ?

Il enseignait : « Juste, prends patience.

Au mendiant errant dans la forêt

« La chair est sainte ! Il faut qu'on la vénère.

A ce blasphème effroyable, voilà

Non pas son âme, on l'allait voir ! Et pâle

« Apprêtez-vous, vieillards et nouveau-nés,

Le sol qui tremble et la neige glacée

Dit du dehors Quelqu'un qui ricanait, « Contes prévus ! farces que l'on connaît !

A Stéphane Mallarmé.

Il parle italien avec un accent russe.

Cela s'adresse à la plus blanche des comtesses.

Hélas ! toute grandeur, toutes délicatesses,

Ce fut une banale et terrible aventure

. . . . . .

« Mia, je ne suis pas d'entre les irascibles,

. . . . . .

« Voyons, l'amour, c'est une phrase

. . . . . .

Ainsi de suite, et sa fade ironie

Il a disparu sans autre trace de lui

Elle ne savait pas que l'Enfer c'est l'absence.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/verlaine_paul_-_jadis_et_naguere/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.